Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 36 (1986)
Heft: 2: Le sens de la Réforme : réflexions protestantes et catholiques

Artikel: Fonction contemporaine de la réforme
Autor: Duquoc, Christian
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-381309

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE, 118 (1986), P. 179-186

FONCTION CONTEMPORAINE DE LA RÉFORME

CHRISTIAN DUQUOC

Je me propose ici de préciser la place, non pas de la Réforme comme événement passé, mais de celle-ci comme fonction contemporaine. Je choisis un point de vue que je nomme «structurel». Mais ce point de vue est habité par une pensée qui est aussi une épreuve: l'idée de Réforme est-elle acceptable pour un théologien de tradition catholique sans réduction à un hasard malheureux ou peccamineux? Aussi, pour faire clair, j'indique brièvement l'idée qui anime mon propos. Toute réforme chrétienne est suscitée par l'écart grandissant effectivement ou perçu comme tel entre la promesse évangélique et le vécu tragique des humains au plan ecclésial et social. La Réforme, dont les Réformes du XVI^{e} siècle sont en quelque sorte les paradigmes, déborde la question ecclésiale; elle vise à réduire la distance, à un moment donné devenue intolérable, entre l'Evangile et l'histoire; d'où le surgissement presque naturel de l'idée de fin des temps. En ce sens, la Réforme s'impose comme une nécessité, mais ses effets historiques, son retentissement subséquent sont imprévisibles parce qu'aléatoires. La situation appelle la Réforme, tout en la fragilisant, c'est-à-dire en en rendant accidentels les effets. Aussi la distance ne cesse-t-elle de se recréer entre l'Evangile et l'histoire. Aujourd'hui la demande porte sur la pertinence de l'Evangile pour la transformation de notre monde. Des mouvements se développent en ce sens au sein des églises. Ces mouvements exigent une Réforme pour abolir un tant soit peu la séparation de l'Evangile et de l'histoire. Leurs effets sont également imprévisibles. Toutes les églises sont bousculées et hésitantes. Une question autre que celle des Réformateurs du XVI^{e} siècle, mais tout aussi radicale, est en train de s'imposer. Aucune église n'échappe à son défi — et ceci, sous un horizon nouveau, l'œcuménisme, lequel frappe de plein fouet l'imaginaire de la Réforme.

L'idée étant ainsi précisée, je propose le plan de l'exposé:

1) l'écart entre la Promesse et l'histoire, condition de possibilité des Réformes; 2) la Réforme, volonté d'articuler concrètement Promesse et histoire; 3) les effets imprévisibles: l'aléatoire des Réformes historiques; 4) le défi contemporain; 5) une nouvelle donne, l'œcuménisme: son incidence sur la fonction Réforme. En conclusion, j'évoquerai la dérive d'une question: la saisie du caractère désormais secondaire du problème ecclésiologique par rapport à la question de la pertinence chrétienne.

1) *L'écart entre la Promesse et l'histoire, condition de possibilité des Réformes*

J'ouvre ma réflexion par l'évocation du discours de Jésus à la Synagogue de Nazareth (Luc 4, 16-22) et sa réponse à la question de Jean-Baptiste (Luc 7, 18-28). Relisons-en l'essentiel:

«*Jésus vient à Nazareth où il a grandi. Il entre le jour du sabbat dans la synagogue, selon son habitude, et se lève pour lire. Le volume de l'inspiré Isaïe lui est donné. Il ouvre le volume et trouve le lieu où il est écrit: le souffle de Yahweh est sur moi; il m'a messié* (envoyé) *pour annoncer le message aux pauvres, pour proclamer aux captifs: Libération! aux aveugles: Voyez! pour renvoyer libres les opprimés et proclamer une année d'accueil de Yahweh* (Is. 61, 1-2). *Ayant fermé le volume, il le rend au servant et s'assoit. Les yeux de tous dans la synagogue sont tendus vers lui. Il commence à leur dire: «Aujourd'hui cet écrit s'est accompli à vos oreilles»* (Luc 4, 16-22 — traduction Chouraqui).

«Jean-Baptiste envoie demander à Jésus: «Es-tu celui qui vient ou bien en attendons-nous un autre?» (7, 20). *Jésus répond: «Allez annoncer à Jean ce que vous avez vu et entendu: des aveugles voient, des boîteux marchent, des galeux sont purifiés, des sourds entendent, des morts se réveillent et les humiliés reçoivent l'annonce»* (7, 22).

Ces deux textes permettent de mesurer l'amplitude de la Promesse à l'aune du tragique de notre histoire.

Certes, le judaïsme reproche au christianisme d'avoir si profondément spiritualisé la Promesse qu'il le juge n'avoir aucune pertinence pour l'histoire sinon de la tenir pour vaine. La Promesse n'en est pas moins proclamée. La dérive spiritualisante, la fascination de l'Au-delà ne l'effacent pas. La Promesse demeure annoncée dans le monde où règne le tragique. Que ce dernier provienne de la sauvagerie de la nature à l'égard des hommes, ou qu'il vienne de l'injustice et de l'oppression.

La distance entre la Promesse et le tragique quotidien habite l'Ancien et le Nouveau Testament. Pour ce qui est de l'*Ancien Testament:* ou bien elle y est traitée comme cri; le psautier en est un bon témoin; ou bien, elle y est occultée par le système de la rétribution: les livres historiques exorcisent ainsi l'angoisse née de l'apparente injustice; ou bien elle est reconnue dans son caractère indépassable, Israël y côtoie la révolte: les livres de Job et de Qohélet en sont les expressions les plus hautes. Pour ce qui est du *Nouveau Testament:* Jésus rejette le système de la rétribution qui apaise: il refuse de faire de l'aveugle-né ou de ses parents des coupables (Jean 9, 2-3). Son assassinat laisse la Promesse en suspens et les chrétiens font leur en adoptant la prière d'Israël, le cri du peuple élu dans le psautier — ou bien ils cherchent à camoufler dans l'enthousiasme eschatologique la révolte de Job et de l'Ecclésiaste.

La lecture de la Bible, dans le tragique du quotidien, réactive sans cesse et la proximité de Dieu et l'incompréhensible suspension des effets de la Promesse

qui paraît l'enfermer dans le silence ou le vouer à l'absence. Aussi les chrétiens sont-ils tentés d'interpréter la Promesse dans l'ordre de la métaphore: les pauvres le sont en esprit; les aveugles, les boîteux, les rejetés sont des figures de détresse morale. L'usage de la métaphore apaise les questions intellectuelles de ceux que le tragique de l'histoire n'atteint pas. Il pousse à la dénégation ceux qui subissent ce tragique. Il les contraint parfois à l'action: les laissés pour compte de l'histoire chassent la métaphore et donnent chair et sang à la Promesse. J'appelle cette action *Réforme.* La distance entre la Promesse et le vécu ecclésial ou social est la condition de possibilité permanente de la Réforme. Elle l'est parce que les chrétiens ne se sont finalement jamais résignés à tenir notre monde et notre histoire pour vains aux yeux du Dieu de Jésus-Christ.

2) *La Réforme, volonté d'articuler concrètement Promesse et histoire*

L'histoire des Réformes, dès avant le XVI[e] siècle, invite à voir, pour une part, dans leur volonté de restituer l'Eglise à sa pureté première un effort pour articuler «promesse et histoire». Aussi les Réformes sont-elles des réponses actives aux défis de leur siècle. Au XVI[e] siècle, la bourgeoisie humaniste et pleine d'initiative jugeait archaïque les réponses de l'Eglise traditionnelle à son triple besoin de responsabilité, de certitude de salut et de gestion autonome du temporel. Les Réformateurs ont su par leurs réponses et leur audace prendre acte de ce triple besoin. En effet,

— ils ont honoré la responsabilité en brisant la médiation hiérarchique et en rendant plus démocratique l'interprétation de la Parole de Dieu par la remise à chacun de la Bible. De hiérarchique jusqu'alors, l'interprétation tend à devenir un débat interne incessant;

— ils ont honoré leur soif de certitude de salut en proclamant la justification par la foi, et non par les œuvres dont la valeur est toujours sujette à hésitation. Celles-ci rendaient vaine la mort de Jésus en notre lieu et place et rapportaient à Dieu comme à un juge indépendamment de l'acte rédempteur du Christ. L'espace était enfin libre de condamnations possibles;

— ils ont honoré leur besoin de gestion autonome du temporel par l'anamnèse de la bénédiction créatrice, ouvrant à la théorie des deux règnes, base d'une nouvelle donne dans la relation future entre les églises et la société civile.

Ayant entendu les défis, les Réformateurs du XVI[e] siècle ont pu imaginer une église qui reproduisît la simplicité et la fraternité de la première communauté des Actes, sans le handicap et la lourdeur de l'interprétation autoritaire et cléricale. En évacuant le principe d'autorité, en donnant la certitude du salut, les Réformateurs ont ouvert à une emprise active et créatrice de l'Occident sur l'histoire. Que certains effets des Réformes fussent tragiques n'enlève rien à l'effervescence signifiante qui donne alors au christianisme pertinence historique: la Promesse atteignait un peuple désormais proche de son

Dieu, car, à ce peuple, auditeur immédiat de la Parole et maître de son histoire, nul ne dictait plus une autre interprétation normative; aucune règle externe ne s'imposait plus à lui. De toutes les servitudes, il se jugeait enfin libre.

Les Réformes du XVI^e siècle sont les paradigmes de toutes les Réformes. Ce ne furent pas les abus des communautés traditionnelles qui les déclenchèrent. La fulmination contre eux relève en grande part de la rhétorique. C'est, à mon avis, le sentiment devenu intolérable, de la non-pertinence du christianisme empirique pour la situation nouvelle qui les suscita. Aussi recourt-on à l'Evangile, non pour fuir l'histoire, mais pour peser sur elle, comme l'avaient imaginé déjà au XII^e et XIII^e siècles certains mouvements évangéliques. Les Réformes veulent faire de l'Evangile le ferment de la cité: la question de l'église demeure seconde. La question de la pertinence chrétienne est première. Mais l'effervescence ne contient pas nécessairement l'effet. Celui-ci est toujours imprévu, comme dans les révolutions politiques.

3) *Les effets imprévisibles: l'aléatoire des Réformes historiques*

Aucun des Réformateurs du XVI^e siècle, semble-t-il, n'a voulu créer une église. Les églises empiriques et plurielles sont nées par hasard, je veux dire: leur fondation n'a pas été programmée, leur fondation n'appartenait pas à l'idée des Réformes. L'idée ne travaille qu'à l'existence d'une église vouée à l'Evangile et non travestie en institution de gestion de ses intérêts ou de sa survie. Mais la logique des pratiques ne s'accorde pas nécessairement à l'exigence de l'idée. Les églises naquirent en leur pluralité de l'affrontement de l'idée à l'empirique. Elles durent s'organiser, s'institutionnaliser différemment, s'idéologiser pour raison d'apologie, se théologiser pour justifier leur spécificité. Bref, chaque groupe ecclésial finit par prétendre, sous la poussée des oppositions, incarner l'idée de l'authenticité évangélique. Et chaque groupe dut combattre les autres groupes pour soutenir son existence. Ce ne fut ni la concurrence, ni l'émulation, mais la guerre, en raison de l'exclusive que chacun portait sur l'autre. Ainsi chacun affirma-t-il que son église en possédait les vraies «notes» — et ceci en toute noblesse puisqu'on ne craignait pas de sacrifier sa vie.

Ainsi les Réformes du XVI^e siècle, qui visaient à diminuer l'écart entre la Promesse et l'histoire, introduisirent un nouveau facteur de violence: au nom de l'Evangile de la paix on se tua. Peu importent ici les responsabilités: il me suffit avec Wendel pour justifier Calvin dans l'affaire Servet de dire que porter un jugement négatif serait manquer de sens historique, car c'était là alors pratique universelle[1]. Wendel a historiquement raison, mais, ce faisant, il témoigne de l'écart entre la Promesse et l'histoire puisque l'Evangile lui-même

[1] FRANÇOIS WENDEL, *Calvin. Sources et évolution de sa pensée religieuse,* Paris, Presses Universitaires de France, 1950 (2^e éd., Genève, Labor et Fides, 1985), p. 67-68.

est requis pour engendrer à nouveau la violence et la faire travailler. La nécessité «idéelle» ne dit donc pas l'effet réel. Celui-ci ne relève pas de la seule logique de l'idée, il provient des médiations multiples liées à la complexité d'une situation. C'est pourquoi les effets des Réformes sont aléatoires. Il n'est pas lucide de s'interroger sur la nécessité de la Réforme indépendamment d'effets non programmés qui vont jusqu'à en contredire la visée. La perception de son caractère aléatoire est la condition de possibilité d'une acceptation de la pluralité positive des églises, base de la négociation œcuménique. Les effets aléatoires ne peuvent plus être jugés conséquences des seules volontés peccamineuses. Les Réformes et leurs opposants sont ainsi dédiabolisés et donc relativisés. L'écart entre la Promesse et l'histoire est de nouveau historiquement accepté.

Mais quel rôle joue la Réforme en notre temps? Cette question doit être entendue à partir du constat de ses effets ambivalents, effets qui ont finalement conduit les chrétiens à juger la négociation évangéliquement supérieure au zèle pour la vérité. C'est dans ce nouveau contexte ecclésial que s'inscrit le défi présent.

4) *Le défi contemporain*

L'exposé du professeur Olivier Fatio sur les orientations des différents jubilés: 1635, 1735, 1835, 1936, a établi avec force à quel point la Réformation, sauf peut-être en 1936 (il serait intéressant de s'interroger sur le sens du décrochage à ce moment d'avec les idées dominantes), fut réinterprétée en fonction de la culture dominante et combien l'apport propre des Réformateurs y fut occulté. Ce mouvement témoigne de l'étonnante osmose entre la Réformation et la civilisation occidentale — osmose qui aujourd'hui étant apparemment disparue pose la question de la pertinence au christianisme. Car la question: «quelle pertinence de la Réforme dans le contexte présent?» s'élargit à la question de la pertinence contemporaine du christianisme. L'expression de l'intitulé de mon exposé «fonction contemporaine» est redoutable. En effet, interpréter la Parole par la situation, cela ne conduit-il pas à faire dominer la Parole par son extériorité? Ainsi le christianisme, comme Réformation, devient-il liberté de conscience ou liberté tout court. Il demeure prophétique dans la mesure où il fonde scripturairement ou transcendantalement les idéaux moraux du temps: la foi est toujours sous la raison historique dominante. Ou bien, au contraire, interpréter la Parole à partir de la seule Ecriture, fût-ce sous le balisage des Confessions de Foi, n'est-ce pas risquer de s'enfermer dans une forteresse, en laquelle les dynamismes de la civilisation présente sont ignorés? Ne s'oriente-t-on pas ainsi vers une mentalité sectaire? Gardons dans l'esprit cette double articulation historique, la soumission aux idées dominantes ou leur ignorance sinon leur rejet, et précisons le défi présent: *la liberté allant jusqu'à l'excès de l'individualisme.*

La civilisation actuelle de l'Occident nous offre un ordre objectif comme conditions de possibilité d'une réalisation personnelle sans modèle préétabli. Elle ouvre à une liberté sans objet et sans finalité — sinon sa propre détermination autonome. On assiste à l'effondrement de buts collectifs à haute valeur: ils sont remplacés par les performances techniques et économiques, lesquelles sont jugées être les conditions d'un authentique marché libre des opinions.

Cette situation inédite explique que la question de la pertinence du christianisme se pose avec acuité. En effet, dans un marché libre d'opinions, sous l'horizon d'une maîtrise des conditions techniques et des savoirs, ou bien le christianisme entre dans le jeu et il se privatise. La fonction *Réforme* renonce à diminuer l'écart entre la Promesse et l'histoire, elle s'attaque à la distance entre l'idéalité de l'Evangile et les médiocrités des sujets, elle tend alors à s'orienter vers une phase d'intériorité, pouvant aller jusqu'à la forme piétiste; ou bien le christianisme refuse le jeu du marché libre, il se situe en retrait, donnant naissance à des groupes archaïques ou nostalgiques, essayant de se justifier eux-mêmes par une raison autre que la raison dominante, rêvant qu'ils sont les seuls détenteurs de la vérité. En ce sens, l'intégrisme ou l'intransigeance, au travail dans toutes les Confessions, obéit à une certaine idée de la fonction *Réforme:* médiatiser le rapport entre l'idéalité évangélique et le présent par l'inflation de la valeur du petit reste; ou bien encore le christianisme affronte notre civilisation en contestataire radical des conditions objectives du marché libre des opinions: il dénonce les effets pervers du système. Il se prétend une force sociale en raison de sa visée messianique.

Or, cette pratique de rupture s'inscrit à un double niveau. Dans les pays non occidentaux, et en opposition à la culture occidentale, les chrétiens travaillent à un autre avenir à partir des marginalisés des systèmes objectifs de l'Occident. Il s'agit bien de la fonction *Réforme:* diminuer l'écart entre la Promesse et l'histoire en prenant le parti des sans-espoir auxquels le Christ s'est identifié. Ce schéma, grossièrement évoqué ici, est celui des théologies de la libération issues du Tiers-Monde. La Parole y retrouve une connivence sociale et une puissance de soulèvement. Dans les pays occidentaux, la contestation du système ne peut trouver la même base populaire, aussi parie-t-elle pour une politique «alternative», essayant à partir d'attentes éthiques, spirituelles, communautaires, etc., de créer des poches de résistance et de séduction qui, à long terme, déstabiliseraient le système du marché libre en faisant réapparaître la nécessité du sens et des finalités pour la santé des rapports humains et de leur production. La fonction *Réforme* apparaît ici une nécessité, provoquée par la situation. Toutefois ses formes possibles et ses effets sont aléatoires.

On a parlé d'hésitation des chrétiens devant le défi présent. Celle-ci est inscrite dans la relation objective entre le témoignage et notre présent. Une nouvelle donne ecclésiale permet de mieux cerner cette relation: l'œcumé-

nisme. Elle pèse fortement sur les éléments formant le rapport entre Promesse et histoire.

5) *Une nouvelle donne: l'œcuménisme, son incidence sur la fonction Réforme.*

La Réformation du XVI[e] siècle, par des effets imprévus et aléatoires, a produit une pluralité d'églises. Cette pluralité est une donnée désormais à la fois reconnue comme positive et interrogée dans sa forme. L'œcuménisme naît de la reconnaissance de la pluralité comme positive, c'est-à-dire de la reconnaissance de l'autre église comme église du Christ[2]. Cette situation nouvelle du rapport entre les églises pèse sur la fonction *Réforme*. Pour une double raison: d'une part, l'œcuménisme relativise toute Réforme; d'autre part, l'œcuménisme écarte le sentiment que l'unique église vraie puisse être actuellement donnée dans l'empirique. Ainsi la fonction *Réforme* est non seulement marquée par la situation de défi contemporain, elle est qualifiée par la nouvelle donne ecclésiale. En conséquence, il serait illusoire de vouloir définir la «Réforme» à partir d'un concept a-temporel; la Réforme relève d'un concept historique, c'est-à-dire contingent.

Précisons cette nouvelle donne. Les Réformateurs du XVI[e] siècle n'ont pas voulu fonder une église, nous a-t-on dit; ils ont voulu lui restituer sa vigueur, sa simplicité et sa pureté natives. L'accusation de «novatrice» portée contre l'église romaine témoigne clairement de leur orientation: faire réapparaître telle qu'à son origine l'Eglise de Christ. Des formules qui aujourd'hui paraissent excessives, telles celle-ci «après les ténèbres, la lumière», ou l'évocation du pape sous la figure de l'antéchrist s'expliquent par cette découverte: l'église, en sa vérité, vit de sa fidélité à sa première forme. Le rejet de ce qui occulte l'essentiel exige une remontée à l'originel: l'église telle que les Actes la décrivent, pense-t-on, dans sa merveilleuse simplicité première. Or, une telle passion pour la restitution de l'originel dans sa pureté présuppose une perception apocalyptique du temps et un zèle de militant: ceux-ci s'accordent mal à la négociation.

L'œcuménisme, en tant que projet de reconnaître la pluralité des églises comme condition de leur communion, oriente la fonction *Réforme* vers la critique de sa propre église, il relativise «mon» église, et, par la médiation de cette autocritique, il questionne toutes les églises. La fonction *Réforme* renonce à restituer l'église en son état premier: cette église originelle, sauf dans l'image utopique que nous en avons construite, était elle-même aléatoire et sans doute plurielle. La négociation demeure la seule voie ouverte.

L'horizon de cette négociation entre les églises est la situation nouvelle créée par notre civilisation, situation dans laquelle les églises paraissent

[2] Cf. l'ouvrage de l'auteur: *Des Eglises provisoires. Essais d'ecclésiologie œcuménique*, Paris, Cerf, 1985 (Coll. «Théologies»). [NdlR].

volontairement ou non renoncer à peser effectivement sur l'histoire: celle-ci semble leur échapper en raison de sa propre logique de développement. En effet, quand il paraissait possible, après restitution de l'église à sa vérité originelle, de peser effectivement sur la société, il était alors impensable d'entrer dans une politique de dialogue œcuménique — même si quelques esprits prophétiques exceptionnels l'ont cependant souhaitée. C'est en raison de la distance qui s'est instaurée, non plus intellectuellement comme différence de domaine, mais comme éloignement entre la promesse évangélique et l'histoire, que les groupes chrétiens ont pu se reconnaître liés à un même destin: donner pertinence au christianisme dans un monde qui ne la lui reconnaît plus. Pour donner pertinence concrète à une promesse incluant concrètement la fraternité universelle, il faut s'afficher effectivement frères aux yeux du monde.

Ma conclusion sera brève: les Réformateurs du XVI^{e} siècle avaient remarquablement bien saisi que les superstitions et les formes archaïques de l'église traditionnelle vidaient le christianisme de sa pertinence historique. La Réforme est advenue, mais elle n'a pas enrayé le mouvement vers une conviction de plus en plus majoritaire dans le monde occidental du caractère désormais archaïque et non-pertinent du christianisme.

Cet éloignement actuel entre la promesse évangélique et notre histoire est, me semble-t-il, la cause majeure des malaises qui se font jour dans les églises. Cette non-pertinence témoigne du caractère à la fois nécessaire et aléatoire de la «Réforme».

Caractère nécessaire: on ne saurait s'accommoder du christianisme comme simple opinion possible. Les chrétiens sont convaincus qu'il demeure la question la plus radicale adressée à notre monde, car c'est en Christ que l'espérance n'est pas illusoire. La situation pousse donc les églises à se rendre plus proches de l'Evangile pour que la question ne paraisse pas anodine à nos contemporains, qu'elle ne soit pas submergée dans les flots de l'information.

Caractère aléatoire: les destins des différentes réformes historiques montrent que l'Evangile nous échappe des mains dès que nous voulons répéter l'illusoire pureté primitive. Les Réformes produisent alors des effets imprévus, opposés à leurs visées.

Aussi la non-pertinence du christianisme ressentie par nos contemporains est-elle peut-être le défi majeur posé aux églises. Affronter ce défi postule que l'œcuménisme devienne la base *de leur réforme mutuelle,* non pas en rêvant de restituer l'origine (elle est à jamais perdue), mais en assumant comme point de départ la nécessité historiquement produite de leurs traditions plurielles. La question de la vraie église empirique s'avère seconde par rapport à l'autre question: quelle parole prophétique peut interroger *l'indifférence* à l'Evangile du marché libre des opinions en Occident? La prise au sérieux du défi présent implique la nécessité d'une Réforme sans modèle antécédent, puisque désormais sous un horizon œcuménique inédit.